

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Giuseppe BISCOSSA

Saluti da... Escales en Asie : des
Alpes à Bombay

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1962, tome 60, p. 141-144

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Saluti da...

par Giuseppe Biscossa

Escales en Asie : des Alpes à Bombay

Tokyo, le ...

Chère Alberte,

Dans ma première lettre je t'avais décrit comment on vole de l'Europe à Tokyo en avion de ligne, quelle est l'ambiance humaine qui t'accompagne dans le grand saut à travers le ciel, des Alpes au Fuji-yama. Cette fois, comme je te l'ai promis, je veux t'exprimer cette vision en éclair sur les terres, les peuples et les charmes d'Asie qui te saisit dans les haltes brèves aux escales.

L'Asie, dans ce contact avec son sol pour en rebondir peu après vers le ciel, sur la route de l'Extrême-Orient, est un film à épisodes : ou, pour employer une image peut-être usée et moins moderne, mais qui rend beaucoup mieux l'idée de ce qui vient à l'esprit d'un voyageur aérien, c'est un kaléidoscope, comme je te le disais dans l'autre lettre.

Le pilote manœuvre à la « cloche » de l'avion, dirige le quadrimoteur vers la piste, les roues se posent sur la dalle de l'aéroport, et toi, du hublot, déjà tu commences à voir un nouveau visage, — l'un des cent, des mille et des cent mille visages — de l'Asie.

Le jeu fascinant commence à Beyrouth. La ville libanaise, tandis qu'on approche du ciel, n'est qu'un dessin de lumière sur l'ardoise de la nuit. Les lignes de son visage se dévoilent à toi lentement dans la spirale descendante de l'avion qui s'apprête à l'atterrissage. Et alors tu vois que la myriade de petites lampes, de loin, te faisait l'effet d'un mirage : l'opulente ville européenne

que tu avais imaginée en voyant ces arabesques de lumière n'est en réalité qu'une étroite bande de terre à l'occidentale : pour le reste, c'est l'Asie, depuis peu sortie de la faim, avec ses petites maisonnettes qui rappellent encore, dans l'incertaine lumière des fanaux, les tentes cubiques des nomades.

Et aussitôt, à l'aéroport, tu remarques les problèmes du pays, dans la modestie des installations et dans l'apparat imposant de la tenue militaire. C'est toujours ainsi dans le monde : où les masses n'ont pas grands biens, le soldat — ou le policier — est un privilégié. Très lentement, les masses cherchent à se transformer en bataillons, en régiments, en divisions de soldats ou de policiers.

Mais, ensuite, vois-tu, Alberte, quand on a rempli les rigoureuses formalités de frontière — quelque peu superflues pour les gens qui sont seulement de passage à l'aéroport — tu t'aperçois que le système d'organisation politico-sociale n'est pas la chose la plus importante à connaître en une terre d'Asie : *ce qu'il y a de plus important ce sont les créatures humaines.*

Tu fais cette découverte, tandis que tu attends l'appel du haut-parleur pour le décollage, quand tu demandes à une fille libanaise, au milieu de la foule de la salle d'attente, où tu pourrais trouver des cartes postales de Beyrouth.

Pour attirer son attention, tu la touches légèrement à l'épaule. Elle tourne son beau petit visage sombre, aux yeux brillants de surprise, de peur et de dédain. Et tu comprends — *tu sens* — qu'elle rougit. Ce n'est pas la rougeur des femmes occidentales : la peau, couleur de l'olive mûre, ne le permettrait pas.

Mais ce qui provoque la rougeur de braise du visage d'une Européenne est présent dans l'âme de cette jeune fille avec une intensité beaucoup plus grande. Des siècles de razzias aux confins du désert agissent en elle ; la nuit de l'aéroport s'allume, en son instinctive et ancestrale mémoire, des feux des brigands déchaînés au pillage, ou à la rafle des biens et des personnes. C'est comme si, autour d'elle, s'en irradiait, par son sang, la réverbération. Le blanc des yeux devient grand, toujours plus grand...

Alors un ami te conseille à voix basse : « En Asie, ne

touche jamais l'épaule d'une femme, même si elle est vêtue à l'occidentale, pas même avec la pointe d'un doigt... »

Tu observes cet être vivant, étrange et craintif, au milieu du moderne aéroport d'où est en train de décoller, les réacteurs ronflant à pleine puissance, un « Cornet » de la compagnie locale, et tu apprends que les mesures des gestes, des paroles, des pensées humaines, en Asie, sont totalement différentes : il faut s'y adapter si tu veux vivre non comme un superficiel touriste, mais *dans* la civilisation de ces peuples. C'est ça, au fond, qui est la chose la plus intéressante, pour nous jeunes, quand nous voyageons ; n'est-ce pas vrai ? Puis voici que tu décolles vers le Pakistan.

Karachi, ça te sert beaucoup de l'avoir vue du ciel, à l'atterrissage.

Parce que tu as pu observer comment elle est une ville au milieu du désert. C'est bien ainsi. Ne pense pourtant pas, Alberte, à une oasis. Non, Karachi n'est pas une ville sur une île verte, entourée de terres arides : c'est une ville que l'homme a fondée dans un courage fou, sur le désert lui-même : c'est un défi lancé à la mort par la vie. Tu regardes avec un certain étonnement, bien que quelques-uns d'entre eux soient recouverts de guenilles, ces Pakistanais qui y vivent et qui en ont fait leur capitale, s'arrachant à la fraîche tentation de verdure de leurs très hautes montagnes. Tu comprends que cela ne dépend ni de la peau, ni du nœud de cravate, ni du fait d'avoir des souliers à double semelle ou au contraire d'aller à pieds nus, que d'être vraiment homme sur la croûte terrestre.

Si tu n'avais pas tourné au-dessus d'elle avec les ailes d'un avion, la capitale du Pakistan te serait peut-être restée dans la mémoire comme une des nombreuses villes d'Orient où tu as bu du « Whisky » en luttant contre les 35° à l'ombre. Ainsi, au contraire, tu te la rappelles comme une épopée de la civilisation humaine.

Quand tu en décolles, tu te demandes ce que tu veras à Bombay, à quelle heure tu passeras sur son aéroport.

Et à Bombay, d'indien, tu vois seulement les femmes avec les magnifiques « saris », — « puellae » et

« matronae » d'un survivant Empire romain d'Asie, — solennellement et gracieusement enroulées dans leur étoffe en en soutenant quelquefois les bordures pour ne pas se souiller avec la terre sur laquelle elles cheminent. Le reste à l'aéroport est tout occidental, standard, américain.

Mais il m'est arrivé de rencontrer Pierre Jeandupeux, le directeur de la représentation de la « Swissair » aux Philippines. C'est un homme qui mérite d'être connu, parce que lui parler pendant un quart d'heure, c'est comme lire un livre de Salgari ; bien plus, c'est comme se l'entendre lire par une voix amie.

Nous avons bavardé sur les Philippines. Et lui m'a fait allusion à certaines petites îles, là-bas au Sud de Mindanao, qui — à se les entendre décrire ainsi par lui, avec cette verve chaleureuse et riche aussi du fil profond de ses pensées, d'images lyriques, propre aux esprits cultivés de Suisse française — à se les voir présentées ainsi, te disais-je, donnaient envie de dire adieu à la télévision, aux filobus, aux machines à laver, aux compteurs automatiques, à la technique, de prendre un voilier depuis le dernier aéroport insulaire perdu dans les voisinages de l'Equateur, d'aborder sur la petite île la plus éloignée, et d'y vivre à la Robinson Crusoé, mangeant des bananes et des noix de coco et écoutant des chants en « tagalog ».

Voici une autre caractéristique des aéroports d'étape sur les grandes routes à travers l'Asie : c'est que tu peux rencontrer des personnes comme Pierre Jeandupeux : hommes d'actions dont la conversation te délie l'âme beaucoup plus que celle de certains poètes modernes.

Si à l'escale de Bombay je n'ai pas récolté cette moisson de souvenirs de l'Inde que je m'étais figuré en décollant de Karachi, j'y ai pourtant découvert le charmant ensorceleur des îles éparses — poussière d'étoiles dans le sillage d'une comète —, autour de leurs grandes sœurs de l'archipel des Philippines.

Maintenant, je devrais te parler de l'escale à Manille et à Bangkok : mais je n'ai plus le temps parce que je dois étudier pour demain. En attendant, je te serre affectueusement la main.

ton JOSEPH

(Trad. : Gabriel Fellay, Humanités)